

## Article

---

« La traduction prolifère? — Sur le statut des textes qu'on traduit »

Jean-René Ladmiral

*Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 35, n° 1, 1990, p. 102-118.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/003370ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

# LA TRADUCTION PROLIGÈRE ? — SUR LE STATUT DES TEXTES QU'ON TRADUIT

JEAN-RENÉ LADMIRAL

Université de Paris X-Nanterre, Nanterre, France

À Χρ

Pour commencer, je dirai qu'il y a (au moins) trois pôles d'intérêt en traduction. Il y a d'abord un pôle *professionnel*, qui nous occupe tous ici, dans le cadre du présent colloque à Montréal. Séparément mais complémentirement, il existe aussi un pôle *scientifique* — à dominante (non exclusive) de linguistique, voire de psychologie cognitive — qui nous a beaucoup intéressé ici, essentiellement dans la perspective professionnelle. C'est celui qui, par construction, a donné et donne lieu à de très nombreuses publications.

Mais il y a aussi un pôle *culturel*, qui a moins retenu notre attention, mais dont on constate qu'en dehors des milieux professionnels et spécialisés comme les nôtres, il appelle une attention de plus en plus grande dans la société ; et notamment, en France, il tend à occuper le devant de la scène ces toutes dernières années. Il s'agit là, bien sûr, avant tout des problèmes délicats que pose la traduction littéraire, et spécialement la traduction poétique. Mais il faut aussi y subsumer la traduction philosophique, avec les enjeux proprement essentiels qui sont les siens — et dont la récente controverse autour des différentes traductions françaises de Heidegger, par exemple, permet de prendre la mesure. Mais on n'oubliera pas non plus que les textes fondateurs des sciences humaines, et particulièrement de la psychanalyse, posent à la traduction des problèmes dont les enjeux sont tout aussi fondamentaux, et ne sont pas moins «chargés» — comme en témoignent les polémiques actuelles que déclenchent la retraduction des *Œuvres complètes* de Freud<sup>1</sup>.

À vrai dire, j'aurais pu ajouter deux autres pôles : un pôle d'intérêt technique et informatique, prenant en compte le continuum que viennent constituer maintenant la traduction automatique (T.A.), la traduction assistée par ordinateur (T.A.O.), le poste de travail informatisé pour le traducteur, l'utilisation du traitement de texte, etc. ; et un pôle didactique, s'agissant de la formation des traducteurs d'une part, des fonctions de la traduction dans la didactique des langues d'autre part, et du rapport différentiel qu'entretiennent ces deux dernières questions.

De tous ces problèmes, j'ai traité ailleurs. Mon propos cette fois-ci ira du côté de ce que je viens d'appeler le pôle culturel de la traduction. Mais il se distingue des quelques autres contributions qui vont dans ce sens — minoritaires en cela, dans un colloque où devrait prédominer la perspective professionnelle — et qui traitent de la traduction littéraire.

Ainsi ne traiterai-je pas directement de la traduction littéraire, ou même philosophique ou psychanalytique, mais je serai conduit à m'y référer médiatement : mon propos est en effet pour ainsi dire «méta-culturel». Dans cette perspective, la traduction pourra bien être dite *proligère* au sens où elle constitue un dispositif d'analyse réflexive, sociale et culturelle. Je dirai que la traduction est un révélateur, un *dispositif d'auto-analyse culturelle* dans la mesure où, pour parler comme les philosophes, elle nous permet de débusquer certains *impensés philosophiques* courants, mais inaperçus.

Je n'en veux pour preuve — pour indice, voire pour symptôme — que le caractère *conflictuel* de la traduction.

## II

Nous connaissons les conflits, les tensions qu'il y a entre *théoriciens* et *praticiens*. Naguère encore, les tenants des diverses écoles linguistiques ne daignaient pas déroger aux nobles activités de la contemplation théorique et regardaient de haut, avec une moue despective, la plèbe praticienne s'agitant dans les arrières-cours de la profession. Inversement, il arrivait (il arrive encore ?) très souvent que l'idée même que la traduction puisse faire l'objet d'une quelconque réflexion théorique provoque chez la plupart des praticiens une levée de boucliers, comme une révolte des esclaves... Il y a là un blocage idéologique et catégoriel, aux relents «poujadistes», mais peut-être aussi plus profondément comme l'impression d'être l'objet d'atouchements indus, comme si les praticiens devaient opposer aux empiètements des théoriciens un impatient *noli me tangere*: «Ne me mets pas la main à la pratique» !

Mais ce n'est pas de cela que je veux parler, je l'évoque seulement au passage. Ce qui m'intéresse ici, c'est un autre type de conflit, à l'intérieur du champ théorique lui-même, entre ceux que j'appelle les *sourciers* et les *ciblistes*. Et là je ne fais que reprendre une très vieille opposition qui traverse toute l'histoire de la traduction, depuis Cicéron — comme l'a opportunément rappelé André Clas dans son allocution d'ouverture — jusqu'à G. Mounin, E. A. Nida, D. Seleskovitch, J.-R. Ladmiral, et tant d'autres...

Pour Cicéron, il y a en somme deux façons de traduire, soit qu'on traduise «comme un écrivain» (*ut orator*), soit «comme un traducteur» (*ut interpres*), comme un «pur et simple» traducteur<sup>2</sup>. Chez un linguiste moderne (et grand traductologue devant l'Éternel) comme Eugene A. Nida, c'est la même alternative qui travaille la traduction, sa pratique comme sa théorie, quand il oppose l'*équivalence dynamique* et l'*équivalence formelle*<sup>3</sup>. Je citerai aussi Georges Mounin qui oppose, parallèlement, les traductions qui sont comme des *verres transparents* et celles qui sont comme des *verres colorés*<sup>4</sup>.

Si, en d'autres lieux (à Londres, le 17 juin 1983), je n'ai pas cru inutile de reprendre la question et de rebaptiser les deux pôles de cette alternative en créant respectivement ces deux termes, néologiques, de *ciblistes* et de *sourciers*, c'est bien sûr qu'au-delà d'un simple changement des signifiants de l'étiquetage terminologique, c'était une façon un peu «modernisée» de poser le problème, en des termes un peu différents et plus précis. La présente étude se situant pour ainsi dire «en aval» de ce précédent travail, je me permets d'y renvoyer le lecteur<sup>5</sup>. Je ne puis en reprendre ici la substance, en effet, que de façon excessivement rapide et schématique. Mes *sourciers* sont des littéralistes, qui traduisent *ut-interpr(et)es*, en pratiquant l'*équivalence formelle*, et leurs traductions sont des verres colorés: ils s'attachent au *signifiant*, à la «signifiante», de la *langue* du *texte-source* qu'il s'agit de traduire. Alors que mes *ciblistes* traduisent *ut orator(es)*, pratiquant l'*équivalence dynamique*, et leurs traductions sont des *verres transparents*: ils sont à l'écoute du signifié ou, plus précisément, du *sens* de la *parole-source*, c'est-à-dire du texte original et du «discours» que (nous) tient son auteur, qu'il s'agit de «rendre» grâce aux ressources propres de la langue-*cible*.

De fait, c'est bien là l'un des deux grands problèmes qui traversent toute l'histoire de la traduction, comme le marque aussi Wolfram Wilss<sup>6</sup>. Nos avis diffèrent seulement là-dessus en ce qui concerne l'évaluation de l'importance respective de ces deux problèmes. Pour W. Wilss, le problème de «méthodologie de la traduction» (*übersetzungsmethodisch*) dont je traite ici vient après la question de la *traduisibilité* (ou de la *traductibilité*)

qui, à ses yeux, est le problème primordial en «théorie de la traduction» (*übersetzungstheoretisch*). Je tiens pour ma part qu'il convient en l'occurrence d'inverser l'ordre de priorité: cette question aporétique de l'intraduisibilité revient à enfermer la traduction dans ce que j'ai appelé la problématique de l'*objection préjudicielle* qui tourne le dos aux réalités de la pratique et reste de nature essentiellement spéculative, faute qu'ait été désambiguïsée l'obscurité de ce concept d'équivalence en quoi réside la traduction elle-même<sup>7</sup>.

Quoi qu'il en soit de ce problème purement «théorique», il semblerait que l'alternative *méthodologique* ainsi définie entre deux modes de traduire, *sourcier* ou *cibliste*, ne dût renvoyer qu'à un choix d'ordre purement intellectuel. Dans les cas les plus simples, la décision à prendre serait de nature *technique* — au sens où il s'agit de problèmes objectifs, appelant des solutions qui s'inscrivent dans le cadre d'une option de méthode concernant le mode de fonctionnement de la communication et sa possible optimisation dans la conjoncture particulière où vient interférer la barrière d'un clivage interlinguistique qu'il convient de faire franchir au texte. Dans l'hypothèse «haute», c'est tout au plus l'esthétique littéraire d'une écriture que met en jeu la traduction, pour cet auteur au petit pied qu'est le traducteur dans le petit peuple des écrivains.

Rien là, semble-t-il, qui justifie qu'il faille, pour prendre de telles décisions, que s'affrontent sourciers et ciblistes. La surprise, c'est le caractère émotionnel et violent que revêtent les polémiques dont on voit finalement que ces choix sont l'occasion, c'est que la traduction connaisse le destin étrange de déchaîner les passions.

Il y a là un paradoxe. Mais c'est un fait d'expérience, auquel s'est trouvé fréquemment confronté le signataire de ces lignes. Ayant eu en effet à parler de la traduction sous différents aspects et devant des auditoires très divers, et plus simplement à participer à de nombreux débats sur le sujet, j'ai souvent été surpris par la violence des échanges (verbaux, quand même!) dont c'était l'occasion. Au point que mon impression était d'assister à ce que j'ai appelé de véritables «batailles d'Hernani». Que la besogne obscure de cette «piétaille (...) dans l'armée des écrivains» que sont les traducteurs, comme dit Dominique Aury<sup>8</sup>, puisse faire l'objet de discussions si contradictoires et surtout si véhémentes, il y a bien de quoi s'en étonner (au sens fort que confère à ce mot son étymologie latine).

Encore que, déjà, la dimension esthétique paraît toucher elle-même à des choses essentielles, et qu'en l'occurrence elle n'en reste pas au seul agrément *ornemental* des fleurs de la réthorique, ni au simple *habillage* stylistique d'un contenu qui lui serait pré-existant...

### III

L'analogie qui vient d'être faite avec la bataille d'*Hernani* est là pour nous le rappeler. Dira-t-on alors qu'un tel enthousiasme passionné, et même exalté, pour les clivages et les fractures qui partagent le champ littéraire (et artistique) appartient au passé d'une époque révolue? et conviendra-t-il d'ajouter: hélas?

Il est bien certain qu'historiquement les débats littéraires ont souvent servi de *galop d'essai*, en quelque sorte de «brouillon» pour des combats politiques à venir. Ainsi, ladite *bataille* qu'a déclenchée la pièce de Victor Hugo en 1830 et qui a violemment partagé la jeunesse, y opposant les *romantiques* aux *classiques*<sup>9</sup>, n'échappe pas à la règle: elle préfigurait et même elle amorçait la révolution de Juillet. C'était, alors, d'autant plus dans la nature des choses que la politique autoritaire et proprement réactionnaire de la Restauration avait muselé toute forme d'opposition.

En ce sens, et pas seulement là, la controverse esthétique fait un peu figure de *déplacement* (en un sens de ce terme assez proche du sens freudien) par rapport à la réalité d'un affrontement politique. — Mais sans doute assistons-nous maintenant à ce que j'appellerais un *déplacement du déplacement*, ne fût-ce que dans la mesure où la contestation politique trouve à s'exprimer plus directement comme telle dans les contextes qui sont les nôtres.

Je veux dire par là que même quand, par exemple, les polémiques sur la traduction qui opposent les sourciers aux ciblistes affichent un contenu politique, c'est en fait d'autre chose qu'il s'agit. Ainsi quand il arrive à un Henri Meschonnic de lancer des anathèmes idéologiques contre «l'impérialisme culturel» de la traduction comme *annexion*, procédant d'une pensée «européocentrique, logocentrique, colonialiste...<sup>10</sup>», telle que sont censés la pratiquer mes *ciblistes*, et qu'il les voue aux gémonies de «la philosophie dominante», tout en se réclamant lui-même de la Théorie critique de Horkheimer et Adorno<sup>11</sup>, il m'apparaît qu'on est très loin des réalités politiques de la société auxquelles il est cependant fait référence. Une *politisation* des débats intellectuels comme celle-là est — ou, plus exactement : était naguère encore assez dans «l'air du temps» ; mais elle tend maintenant à s'estomper.

S'il est vrai que c'est bien la véhémence polémique des échanges qui surprend en l'occurrence, ce n'est sans doute pas véritablement du côté de la politique qu'il convient d'en chercher la raison (ou la déraison ?). Ou plutôt : le *déplacement* du politique sur le littéraire serait lui-même un effet, cette fois-ci proprement psychanalytique, de *déplacement* au terme duquel «l'hystérisation du politique», à laquelle on assiste assez généralement, nous fait entendre quelque chose qui vient de l'inconscient, voire d'un impensé. Certes, la politique est l'une des sources essentielles à laquelle il y a lieu très souvent de faire remonter la violence émotionnelle qui vient troubler (et *animer*) de nombreuses discussions intellectuelles, comme aussi bien des relations interpersonnelles. Mais ce qui se passe ici, ce serait plutôt l'inverse : le discours politique viendrait fournir la matière rhétorique apportant le remplissage d'une *conceptualisation* métaphorisée à des discussions parfois d'autant plus passionnées qu'il y a plus d'incertitude quant à l'objet dont il est traité (comme on voit aussi dans la prose si idéologiquement exaltée de certains critiques de cinéma...). En sorte qu'en des termes empruntés à Freud, encore, on sera tenté de n'y voir qu'une *rationalisation*, c'est-à-dire que l'animosité idéologique et politique marquant les discussions intellectuelles et littéraires renverrait à une surdétermination par des investissements plus profonds. Le recours à la métaphore est à cet égard symbolique ; et on se souviendra qu'étymologiquement, c'est un *déplacement*. Quel que puisse être le bien-fondé des engagements politiques de certains (et l'importance réelle des enjeux), croira-t-on en effet que telle ou telle position sur la traduction ait une incidence quelconque dans la réalité des luttes politiques de nos sociétés ? Mais dès lors que ce ne sont pas véritablement des affects idéologiques et politiques, qu'est-ce qui «travaille» à l'arrière-plan des controverses sur la traduction ?

C'est effectivement qu'il y a là un problème qu'on pourra bien dire philosophique dans la mesure où il touche à des choses essentielles, qui vont au-delà de ce dont traitent des disciplines qu'on pourra dire sectorielles, comme la linguistique ou la philologie, fût-ce la linguistique théorique. C'est déjà ce qu'indique l'ancienneté du débat sur la traduction. Au bout du compte, ma thèse est que c'est le statut même des textes à traduire qui résonne d'une problématique anthropologique proprement fondamentale, puisqu'elle met en cause les profondeurs de l'inconscient psychanalytique et d'un impensé métaphysique. Tel serait le dernier mot d'une problématique très ancienne qui traverse toute l'histoire de la traduction.

## IV

Cela dit, il est bien clair que toute cette agitation polémique ne concerne guère ceux qui s'occupent de traduction *technique*, c'est-à-dire de traduction spécialisée. Si les *traducteurs techniques* s'émeuvent, et quand ils s'émeuvent, c'est en général pour des raisons banalement, et raisonnablement, syndicales : pour défendre les conditions matérielles d'exercice de leur profession qui, il est vrai, a besoin d'être défendue et *promu-tionnée*.

Quant aux traducteurs littéraires, leur situation matérielle étant en principe encore plus difficile, on s'attendrait de leur part à une attitude plus revendicative ; et de fait il se constitue des associations de traducteurs littéraires à caractère syndical, et culturel. Mais il est à noter que ce que revendiquent les traducteurs littéraires, pour une part, ne se place pas seulement sur le plan corporatif et matériel, mais aussi au niveau symbolique d'une exigence de reconnaissance du statut de création littéraire que comporte indéniablement leur travail. Significativement, par exemple, aux Assises annuelles de l'A.T.L.F. (Association des Traducteurs Littéraires de France) à Arles, l'importance donnée à la dimension culturelle ou littéraire est beaucoup plus grande qu'aux problèmes proprement syndicaux<sup>12</sup>. Dans tout cela, et quoi qu'il en soit par ailleurs des problèmes matériels de la profession, on verra encore un indice de valorisation et d'investissement symboliques des enjeux de la traduction. — Mais justement, donc, cela ne concerne que ladite traduction littéraire.

Les traducteurs techniques, quant à eux, prennent tous rang dans le même «camp», au sein de l'alternative que j'ai campée au départ : ce sont tous des ciblistes. Aussi n'y aura-t-il pas parmi eux les affrontements polémiques dont il vient d'être question (sans qu'évidemment soient exclus les problèmes de concurrence professionnelle, les conflits de personnes, etc.). La traduction technique est cibliste, par nature, tout le monde en est d'accord : non seulement eux, les praticiens-*traducteurs techniques* eux-mêmes, mais aussi ceux qui font la théorie de la traduction, les théoriciens-*traductologues*, qui sont des intellectuels et des chercheurs, pratiquant souvent la traduction littéraire<sup>13</sup>.

Du coup, on voit quelle pourra être la position théorique d'un sourcier, comme Antoine Berman par exemple. Pour lui, tout ce qui fait figure de textes *techniques* va, donc, être traduit selon le signifié ou le sens du message à faire passer, de façon *cibliste*, dirais-je ; alors que c'est à rendre le signifiant de l'original, dans la perspective que j'appelle *sourcière*, que devra s'attacher la *traduction littéraire*, au sens large où il y a lieu d'y subsumer notamment aussi les grands textes de la philosophie — et A. Berman préfère parler en l'occurrence, à juste titre, de la *traduction des œuvres*. Ainsi aurait-on une dichotomie bien *propre*, opposant la *vraie* traduction, c'est-à-dire donc la traduction des œuvres ou traduction littéraire (*lato sensu*), à cette sorte de sous-produit qu'est la traduction technique ; et c'est à cette répartition différentielle des textes en deux corpus clairement distincts que se trouverait renvoyée l'alternative méta-théorique entre sourciers et ciblistes. Il y aurait là une sorte de *parallélisme théorico-professionnel* (un peu à la façon où on a pu parler, il y a peu, d'un *parallélisme psycho-physiologique*). De fait, c'est une position commune à l'ensemble de ceux que je range parmi les sourciers, comme H. Meschonnic ou A. Berman donc, ainsi que Walter Benjamin et, en l'occurrence, un philosophe comme Gérard Granel<sup>14</sup>.

Sans développer ici toute l'argumentation, je dirai tout de suite qu'une telle vision des choses ne me paraît pas conforme à la réalité. S'il est vrai qu'il faut à l'évidence être cibliste en matière de traduction technique, ma thèse est qu'il convient de l'être aussi pour la traduction des œuvres, pour la *traduction littéraire* au sens large et, de même, au sens restreint<sup>15</sup>. Contrairement à ce que proclament les sourciers, les textes littéraires et les paroles poétiques ont un *sens*, pour peu qu'on sache donner à ce mot la pleine valeur

qui lui revient, par exemple, dans le discours des philosophes (ou des religieux). Faute de quoi, ce ne serait que des surfaces de projection, aléatoires, où il serait loisible à chacun de ne lire qu'un écho à ses propres phantasmes du moment : l'œuvre littéraire serait proprement *insensée*, ce qu'elle n'est pas !

En fait, quand les sourciers récusent les concepts de *sens*, de *communication*, de *message*, de *réception*, etc. — dont il m'apparaît que la théorie générale de la traduction ne saurait faire l'économie — c'est qu'ils en ont au préalable restreint le sens, excessivement, et qu'ils en ont fait une sorte de caricature sémantique. Sur la base de cette restriction de sens, il leur est alors aisé de discréditer toute théorie cibliste qui, raisonnablement, fait usage de ces concepts.

Cela dit, il est clair que tous les textes ne sont pas équivalents, égaux devant la traduction. D'une façon générale, c'est le problème d'une typologie de la traduction<sup>16</sup> qui se trouve posé, et auquel renvoient aussi les discussions qui ont été évoquées. Mais je tiens qu'on doit écarter l'idée qu'il y aurait parallélisme entre la typologie de traduction et une sorte de méta-typologie des options traductologiques. Dans la polémique qui m'a opposé à H. Meschonnic<sup>17</sup>, ce n'est pas la différence spécifique de nos *terrains* respectifs — lui pratiquant la traduction littéraire (*stricto sensu*) et même poétique, moi la traduction philosophique — qui *explique* notre opposition théorique, en faisant tout naturellement de lui un sourcier et de moi un cibliste. Comme le souligne H. Meschonnic lui-même, il y a en effet une poétique des textes philosophiques<sup>18</sup>; et inversement, comme on l'a vu, le poème a un sens. Les effets littéraires qu'orchestre un poème passent nécessairement par les effets de sens que lui offre la langue, par le *frémissement* de cette sémantique vivante et subtile qui est dans la langue, dans toute langue, comme en attente d'être délivrée par lui — un peu à la manière de la Belle au bois dormant ...

## V

Est-ce à dire que l'option que l'on prend en théorie de la traduction soit totalement indépendante du type des textes à traduire ? Pas tout à fait, et pas vraiment. Pas tout à fait, dans la mesure où si j'ai fait ici profession de foi pour la théorie cibliste, par exemple, c'est d'une façon générale, et sans préjuger des cas particuliers où il conviendra de nuancer les choses.

Ainsi, quand le texte à traduire prend pour objet le signifiant de la langue-source lui-même ; le cas le plus élémentaire, voire le plus «trivial», étant celui où on a affaire à une argumentation d'ordre métalinguistique. Un exemple très simple, parmi tant d'autres possibles : dans *Der Satz vom Grund*, Heidegger problématise l'apparente continuité qui va du latin *ratio* à l'allemand *Grund* et thématise le double sens de ce dernier terme qu'en français-cible on pourra aussi bien traduire par *fondement* que par *raison* — avec un glissement constant entre ces différents concepts, qui est essentiel à la démonstration philosophique mise en œuvre concernant le principe de *raison* suffisante ; et ce, sans que la typographie du texte original nous apporte des indications très explicites, ni toujours très sûres et cohérentes<sup>19</sup>. Le traducteur est alors parfois bien en peine pour «s'y retrouver» ... ; mais là, on touche aux limites de l'intraduisible, puisque c'est la *forme du signifiant* du texte-source qu'il faudrait *rendre*<sup>20</sup>. Et puis d'autres textes encore plus délicats pourront sembler appeler une traduction *sourcière* ...

Est-ce à dire que ce ne soit pas non plus du côté du type des textes concernés qu'il y ait à chercher les *raisons* de l'investissement passionnel dont on a vu que la traduction pouvait fournir l'objet ? La logique de l'alternative qui oppose les sourciers aux ciblistes serait alors à chercher du côté des différences de tempéraments intellectuels, voire de

complexions personnelles ; et il conviendrait de travailler à une psychologie du traducteur — qui, au demeurant, devra être faite — et même, en l'occurrence, à une psychologie différentielle *des* traducteurs. À moins qu'il ne faille chercher du côté des traditions intellectuelles et culturelles, notamment religieuses, auxquelles se rattache chacun. Sans parler des éventuels clivages politiques et idéologiques dont il a été question plus haut... Il revient à toutes ces considérations, et à d'autres encore, une part de vérité.

Mais une part seulement ; et c'est *du côté des textes* eux-mêmes que je voudrais ici pousser la réflexion. Au reste, cette situation particulière dont on a vu que bénéficie la traduction littéraire ou la *traduction des œuvres* fait figure d'indice à cet égard. En effet, si c'est la traduction littéraire (*lato sensu*) qui, à elle seule et par opposition à la traduction technique, constitue le champ clos d'un affrontement théorique et passionnel, cela tient aussi à la *nature des œuvres* traduites, et plus encore sans doute au mode de notre *rapport* à ces textes.

S'il s'agit donc de la traduction des *œuvres*, exclusivement, c'est que les textes-source qu'on veut ainsi traduire ont ceci de particulier qu'ils présentent, ou sont censés présenter, un signe d'*élection* (en un sens sécularisé de ce terme qui nous vient de l'héritage théologique), que cette élection soit esthétique et littéraire, ou intellectuelle et philosophique (ou les deux). Ces textes-là sont investis d'une valeur, qui les distinguent. Ils sont investis eux-mêmes en tant que textes. En un mot, ce sont des *textes classiques*. En ce sens à peine élargi, et comme la traduction n'est vraiment la traduction que quand c'est ladite *traduction des œuvres*, on pourrait presque dire — par une double synecdoque de la partie — qu'il n'est de traduction que des textes classiques.

Au sens propre, un texte classique est un texte qui fait partie du patrimoine culturel d'un pays et mérite d'appartenir à la culture générale, à la littérature universelle, et d'être enseigné dans les classes. Ainsi défini aussi, le *texte classique* est, autant et plus qu'une essence textuelle, le rapport de valorisation dont on l'a investi. Le traducteur fait seulement ici figure de lecteur privilégié, pour qui *tout* texte-source est proprement *investi*, pour ainsi dire magnifié (par l'effort qu'il lui faut faire pour le traduire ?), et revêt du même coup l'éminente dignité d'un texte classique. Plus fondamentalement, la référence au patrimoine et à l'école rappelle que les textes classiques sont aussi des textes canoniques, fondateurs d'une tradition. Et s'agissant de la nôtre, de la tradition occidentale, ce sont d'abord les grands textes de l'Antiquité gréco-latine (on a là le sens *catégoriel* que peut prendre l'expression de *textes classiques*, désignant un corpus historique et philologique de textes anciens). On assiste même à une sacralisation de ces textes classiques qui finissent par acquérir un statut voisin des textes sacrés de la religion.

## VI

On conçoit que tout cela concourt à une valorisation du *texte-source* comme *texte classique*, par opposition au *texte-cible* de sa (ou de ses) traduction(s), et tendrait par là-même à justifier apparemment une attitude sourcière. Classique, le texte original est respecté dans sa lettre, jusque dans le détail de ses signifiants, qui en quelque sorte l'*incarnent*. Il fait l'objet d'une sollicitude particulière de la part de la philologie, qu'on a pu définir comme l'*amour des beaux textes*, et qui s'attache notamment à en «établir» la lettre. De même, il semblerait donc que ce texte dût être traduit «à la lettre», en s'attachant au signifiant de la *langue-source*. Dans cette perspective, la langue originale est elle-même investie, comme le matériau du *texte-source* (qu'elle est) ; c'est particulièrement net dans le cas des *langues classiques*, comme le grec et le latin.

Ne semblerait-il pas en ce sens *catégoriel*, donc, les *textes classiques* requièrent une traduction sourcière visant à ce que E. A. Nida appelle l'*équivalence formelle*. Il s'agira

alors de traductions qu'on pourra dire littérales, dans la mesure où elles restent très près de la *lettre*, au sens de la *forme* du texte-source, quitte à perdre en lisibilité ce qu'elles gagnent (?) en *fidélité*, en exactitude. On aura donc des traductions savantes (comme on dit des *éditions savantes*) qui ne seront guère intelligibles sans l'aide d'un appareil de notes en bas de pages. D'où une *philologisation* de la traduction, dont le texte-cible tend à mimer aussi bien la syntaxe que le lexique de la langue-source (et on voit bien que c'est tout le contraire de ce que nous enseignons à nos étudiants, aux futurs traducteurs professionnels). On pense aux *pastiches* antiquisants de certains poètes, comme les ablatifs absolus (en français !) chez José Maria de Hérédia, ou aux fréquents jeux de mots étymologisants qui émaillent les vers d'un Joachim du Bellay (et, plus modestement, la prose de ces pédants que nous avons tous plus ou moins la tentation d'être parfois...). Sans parler des anglicismes mallarméens. De proche en proche, on ira jusqu'au *ton traduction* dont parle Georges Mounin<sup>21</sup>.

Ainsi, en français, quand on lit des termes comme *la Cité*, une *habileté*, les *mortels*, la *nef* ou les *cnémides*, etc., c'est dans une traduction du grec ancien (ou dans cette sorte de *traduction* que peut être, en un sens élargi, le commentaire d'un philologue, voire le texte *original* d'un pastiche antiquisant)<sup>22</sup>. En fait, ce n'est plus tout à fait du français, ce sont des calques, des emprunts sémantiques qui ne sont là que pour les termes grecs qu'ils démarquent : je serais tenté de parler de *paléologismes*, sémantiques ou formels, pour faire écho au terme de *néologisme*. Le lecteur est convié à lire le grec comme en filigrane du *français archaïsé* de la traduction.

À en croire les sourciers, il faudrait ainsi, par exemple, *helléniser* nos langues *vulgaires*, comme le français, l'anglais ou l'allemand, quand nous traduisons les textes classiques de l'Antiquité grecque, ainsi que le demandait Pannwitz<sup>23</sup>. Il faudrait *bousculer*, ou *culbuter*, nos langues-cibles... pour y faire rentrer les textes-source ! Il y a là ce que j'ai appelé une esthétique du *viol* linguistique, idée où il n'y a lieu de voir qu'une approximation métaphorique et qui, à la lettre, est absurde. Car la transgression de la langue-cible n'est possible que si elle y *fait sens*, que si la langue est *consentante*...<sup>24</sup>. La traduction réussie est proligère au sens où elle fait advenir des possibles de la langue qui sommeillait encore en elle, dans le jardin intérieur des éventualités captives qu'elle recé-  
lait — à l'image de ce qui a été dit plus haut du poème.

Par ailleurs, s'agissant de ces traductions sourcières et savantes du grec ou du latin, il est bien clair qu'on a affaire à un cas tout à fait particulier. En effet, la traduction renvoie ici à une situation de communication interlinguistique où l'autre langue, la langue-source, est censée être une langue *proche* : linguistiquement proche, apparentée, comme le latin (ou même le grec) ; et/ou culturellement proche, c'est-à-dire qu'on serait fondé à présupposer une certaine familiarité avec le « monde grec » (et sa langue), par exemple, chez le lecteur auquel s'adresse une telle traduction du grec. Le grec, en l'occurrence, fonctionnerait ici « intimement » comme substrat, comme langue secrète (un peu comme l'allemand chez maint universitaire américain, issu de l'émigration européenne). Il est certain qu'on s'adresse alors à un certain public, un public cultivé, et restreint.

C'est encore une forme de littéralisme sourcier quand H. Meschonnic utilise le nom d'*Adonai* dans le texte *français* de ses traductions de la Bible<sup>25</sup>. Là aussi on a une traduction « savante », dans la mesure où il faudrait supposer chez le lecteur une certaine familiarité avec l'hébreu, avec la culture juive ; et là encore, on s'adresse à un certain public, restreint (plus encore que dans le cas précédent ? ou moins ?). Au demeurant, la référence à l'hébreu prend en outre valeur d'indice. C'est la langue des Textes sacrés, la *langue de Dieu* disait Kafka. Il y a là un effet de *sacralisation* de la *langue*, quel que soit en dernière instance le statut proprement théologique du texte et de cette langue (et quel que puisse en être, par ailleurs, le degré de sécularisation).

Dans des cas comme ceux qui viennent d'être évoqués : non seulement la langue-source ne m'est pas tout à fait étrangère, ce n'est plus vraiment une langue étrangère ; mais encore elle vaut plus que *ma* langue, au sein de laquelle je me trouve comme exilé d'elle. C'est à elle que revient ce signe d'*élection* dont on a vu que bénéficie le texte-source d'une œuvre qui devient par là même un texte classique, voire un texte *sacré*. Ce n'est que trop évident pour une *langue sacrée* comme l'hébreu, dont ladite élection est peu ou prou d'ordre théologique. Mais ce ne l'est guère moins pour les langues *classiques* dont l'élection, sécularisée, est de nature culturelle, au sens fort ç'a été longtemps le propre de l'homme que d'être *culte*, d'avoir reçu une éducation à base de latin et de grec qu'on appelait, significativement, ses *Humanités*. Au reste, le grec est la langue du Nouveau Testament ; et le latin est ou a été la langue de l'Église catholique<sup>26</sup>. La traduction est un dispositif d'auto-analyse culturelle dans la mesure où en pointant un tel attachement, une telle *dévotion* à la lettre, elle nous révèle que le rapport que nous entretenons plus ou moins inconsciemment à l'écrit du texte-source est encore un rapport de nature théologique dont la sécularisation n'est pas achevée et sera peut-être, comme une psychanalyse, nécessairement *interminée, interminable* ...

## VII

C'est comme s'il se mettait en place une hiérarchie des langues, plus ou moins implicite et plus ou moins consciente, aux termes de laquelle certaines langues vaudraient plus que d'autres. Plus précisément, il y aurait plusieurs hiérarchies, pour lesquelles il n'y a guère à chaque fois qu'une langue *élue* ... (exception faite peut-être pour *le latin-grec*, perçu comme un couple indissocié dans sa congénialité culturelle et littéraire). Bien sûr, cela vaut pour les *langues-source* et non pas pour les langues-cible. La langue du texte original, la langue *originale* est devenue langue *originaire*.

Voit-on en effet qu'on traduisît la littérature française en latin-cible<sup>27</sup> ? en grec ... ancien ! et l'hébreu-cible où l'on traduit de nos jours n'est plus tant la langue du Texte sacré que la langue moderne d'une jeune nation. Cela tient donc d'abord, évidemment, à des considérations contingentes d'ordre pratique, liées à la situation du monde moderne et au fait que, d'une façon ou d'une autre, les langues sacrées sont des langues anciennes sinon des langues *mortes* : des langues classiques et des langues sacrées.

Mais cela tient sans doute plus encore à une sorte de dévalorisation dont, complétement, sont frappées *nos* langues, nos langues-cible. Par rapport au latin (voire au grec), et s'agissant particulièrement de langues romanes comme le français, il y a la vieille idée, plus ou moins sous-jacente, d'une *décadence des langues* — dont on sait combien elle a marqué longtemps notre tradition intellectuelle par un effet singulièrement durable de rémanence archaïque, même si la linguistique moderne a achevé de la discréditer. Ainsi nos langues ont-elles été, et sont peut-être encore un peu pour certains, des langues *vulgaires* (la nouvelle acception de ce mot venant se fondre avec l'ancienne en un flou sémantique symptomatique).

Mais c'est, plus fondamentalement, au niveau essentiel d'une métaphysique des langues et du Logos qu'il y a pour ainsi dire une *déchéance* des langues contemporaines de la modernité, dirais-je en pastichant là le pathos métaphorique d'un certain discours postheideggerien aux relents mystico-esthétisants, qui pourra au besoin se servir de brillantes et énigmatiques citations benjaminienes<sup>28</sup>. Il y a là une direction dans laquelle je refuse de m'engager, d'abord parce qu'il y faudrait développer toute une philosophie du langage — ce qui, à l'évidence, excède les limites qui me sont ici imparties. Je dirai seulement que je récusé aussi bien une telle mythologie *métaphysique* du langage que la

rhétorique cryptique dont il lui arrive de porter les oripeaux, comme pour en rehausser l'irrationalité.

Quoi qu'il en soit d'un tel débat, qui appellera une réflexion plus approfondie, on peut noter et quand même déjà reconnaître qu'il y a dans telles spéculations quelque chose qui semble correspondre à une expérience très courante qu'on peut faire de la traduction, et dont Georges Mounin se fait ironiquement l'écho, quand il écrit: «richesse merveilleuse de toutes les langues de départ, pauvreté incurable de toutes les langues d'arrivée, beautés et perfections manifestées par l'intraduisible *génie* des langues, insaisissabilité des mentalités corrélatives ...!<sup>29</sup> C'est très bien dire un vécu de frustrations que connaît parfaitement le traducteur — tout en brocardant, avec le talent que l'on connaît à Georges Mounin, les extrapolations idéologiques telles qu'elles peuvent être formulées au niveau *prélinguistique* du sens commun. De même, l'horizon d'une philosophie sourcière de la traduction, dont je fais ici la critique, en seraient l'hypostase spéculative; et c'y serait là un premier élément de réponse, au niveau infra-philosophique et pratique, sinon *poujadiste*, d'une psychologie du traducteur *sur le terrain* (cf. *sup.*).

### VIII

Si l'on peut dire que la traduction est toujours en quelque façon la traduction de textes classiques, c'est donc aussi en un sens plus large, plus *profond*, en un sens philosophique et même *théologique*. Un texte classique est un texte de référence, un texte fondateur de tradition: de la tradition au sein de laquelle nous nous trouvons, par exemple, et qui préjuge elle-même à son tour de notre interprétation desdits textes, dont elle est issue, et donc aussi de leur traduction. *Nos* textes classiques sont aux fondements historiques de notre culture, de la conscience culturelle de notre tradition.

Le texte classique est un texte proprement *canonique*, c'est-à-dire qu'il fait autorité. L'Auteur d'un grand texte, classique, est un garant (*auctor*), un modèle; et le texte est lui-même le garant de ce qui s'inscrit dans sa postérité, à savoir: la tradition, l'histoire postérieure et induite par ce texte fondateur. Or tout se passe comme si cette *autorité* du texte était devenue tyrannique pour les sourciers, qui se font une obligation de dévotion envers la lettre même de ce qui, pour le coup, mérite bien d'être appelé un *texte-source* (à tous les sens du mot), et ce, jusque dans ses moindres détails, dans les signifiants de la langue-source elle-même.

Ce dérapage traductologique est au reste une tentative constante chez chacun de nous, et pas seulement chez ceux que j'appelle les sourciers. Quand il se trouve confronté à un problème qu'il maîtrise mal, l'apprenti traducteur est enclin à chercher l'assurance illusoire d'un repli sur la lettre du texte-source, qui lui semble alors être la seule chose solide sur laquelle il puisse faire fond. Il croit ainsi qu'il prend moins de risques: il se *raccroche aux branches* pour ainsi dire. Dépassé par la difficulté, il en revient aux trompeuses facilités du mot-à-mot, ce qui correspond à un état antérieur du développement de sa compétence bilingue. C'est, on le voit, très exactement le schéma même de la *régression*. Il y a là une expérience que nous avons tous faite, comme débutants, comme les débutants qu'il a bien fallu que nous ayons été et comme ceux qu'il nous arrive encore peut-être de redevenir parfois quand nous sommes en difficulté ...

Mais, plus profondément, cela renvoie à une constellation d'ensemble, dans la mesure où nous sommes tous dans *la civilisation du livre* — dirai-je en paraphrasant une formule de Mohammed Arkoun — et plus précisément dans la civilisation du *Livre*, avec une majuscule. Au commencement était le Verbe, c'est-à-dire en fait le Texte sacré. C'est vrai pour les chrétiens comme pour les juifs et pour les musulmans; et cela reste vrai

pour les athées et les agnostiques de la modernité, au sein d'une tradition occidentale qui reste chrétienne (ou *judéo-chrétienne* comme on dit) en dépit — ou, mieux : en raison même de la sécularisation dont elle procède. Quand, en France, quelqu'un me dit qu'il est athée, je lui rétorque : «Bien sûr, bien sûr, mais athée juif ou athée catholique ?» ... On n'évacue pas, sans reste, une tradition bimillénaire!<sup>30</sup> En ce sens, nous sommes tous des *bibliolâtres* — et je dirai même plus : des *bibliophiles* ... en prenant la liberté de donner à ce dernier suffixe un sens fort, proche de celui qu'il prend dans des composés comme *pédophile*, *gérontophile*, *coprophile*, etc., comme s'il s'agissait d'une *perversion*, d'une passion maniaque ! Au reste, il y a ici dans l'étymologie (*biblio-*) un effet d'antonomase qui nous rappelle à point nommé que dans tout livre, c'est un peu la Bible que nous lisons et dont nous avons la nostalgie.

Il y a là comme un inconscient culturel auquel ne cesse de renvoyer la traduction ; et plus précisément, c'est ce que je me suis hasardé à appeler *l'inconscient théologique* de la traduction<sup>31</sup>. Si l'on accepte cette idée, on conçoit dès lors qu'il puisse y avoir une adhésion incontrôlée, une adhérence immaîtrisée au texte, à tous les textes. Pierre Legendre va jusqu'à rapprocher le texte juridique, la lettre d'amour et le Texte sacré : en somme, à l'instar du texte de la Loi, les textes «nous sollicitent érotiquement»<sup>32</sup> ; et il nous rappelle que «Nous sommes gouvernés par des écrits»<sup>33</sup>, encore maintenant dans nos sociétés de *communication industrielle*. Même l'audio-visuel est dominé par l'écrit : les journalistes écrivent tout, tout ce qu'ils disent (lisent) et *improvisent* devant leurs micros ou sur nos écrans. Les députés aussi, y compris leurs interpellations !

C'est donc une *théologie de la traduction* qui est à l'horizon de la présente étude<sup>34</sup>. Pour rester dans la même isotopie discursive, il serait tentant d'assimiler les sourciers à des *hérétiques* ! car ils versent dans l'*idolâtrie* du texte-source qui, pour eux, n'est plus seulement un texte classique mais bien un Texte sacré ; et si l'on peut parler d'idolâtrie, c'est qu'il y a une fétichisation de la lettre du Texte, du signifiant (éventuellement rebaptisé *signifiance*). Il y a là une perversion du rapport à l'écrit. Et l'on voit que j'ai glissé facilement de l'isotopie théologique à l'isotopie psychanalytique, avec des termes comme *fétichisation* et *perversion*, ou encore *régression* ... Du coup, on peut soupçonner ce qui se joue d'un rapport à l'*inconscient* dans la traduction ; et on comprend mieux la violence des débats dont il a été question plus haut, avec l'investissement passionnel qu'ils manifestent.

S'il est vrai, comme on vient de le voir, que chacun de nous a connu, quand il est traducteur, des tentations de régression littéraliste, il reste que les sourciers sont ceux qui font en l'occurrence de nécessité vertu. Pour eux, le littéralisme n'est pas une régression. De fait, ce sont eux qu'on pourrait vraiment dire à la fois *Biblio-lâtres* et *Biblio-philes*.

Si maintenant je prends quelque distance d'avec mon propre engagement théorique et que je délaisse la veine polémique à laquelle j'étais en passe de me laisser aller moi-même, je dirai plus simplement que, pour l'essentiel, il y a deux théologies de la traduction possibles. Une théologie de la Lettre et une théologie de l'Esprit. J'ai critiqué la première ou, plutôt, les implications théologiques littéralistes dont je me suis risqué à *diagnostiquer* qu'elles sont l'impensé métaphysique implicite et sous-jacent au discours de ceux que j'ai appelés les sourciers en matière de traduction (et, peut-être plus encore, en matière de théorie de la traduction, de traductologie).

C'est donc à une théologie *spiritualiste* comme la théologie catholique que je me rallierais donc, pour ma part, au moins en matière de traduction, fidèle en cela au mot de Saint Paul : *Littera enim occidit, Spiritus autem vivificat*<sup>35</sup>. Autant je vois dans le littéralisme théologique de mes adversaires sourciers un point aveugle, autant je veux croire que, chez moi, la tradition catholique ne fait qu'alimenter un imaginaire heuristique qui,

soumis au crible critique de la rationalité, m'aide seulement à penser adéquatement le réel, en l'occurrence les réalités de la traduction.

Là encore, on le comprendra, il me faudra me limiter et renoncer à traiter ici quant au fond de ces problèmes ... Ce qu'il y a de sûr, c'est que (comme on disait autrefois dans nos versions latines) quand on traite de traduction, il ne s'agit pas d'un problème *technique* et subalterne, mais c'est bien d'un rapport plus ou moins conscient à l'Absolu, en quoi réside proprement ce que je viens d'appeler *théologie*, qu'il est finalement question ; et comme on fait plus que soupçonner que c'est aussi du rapport à l'inconscient qu'il s'agit du même coup, ainsi que je l'ai indiqué, alors on comprend mieux la violence passionnelle que peuvent revêtir ces affrontements touchant la traduction qu'on pourra bien appeler des *disputes*, par allusion étymologique à leur parenté avec la théologie (*disputatio*). On s'en étonnera finalement d'autant moins que déjà l'*élection* esthétique dont bénéficiait la traduction littéraire (*lato sensu*) pouvait être interprétée comme une rémanence, comme le souvenir d'une *élection* théologique sécularisée. Ainsi le mythe littéraire de l'Inspiration faisait-il écho lui-même au thème religieux de la Grâce, dont il n'est qu'une sécularisation esthétisante.

## IX

Citant un jour<sup>36</sup> Alain qui, dans les *Propos de littérature*, voulait qu'on traduisît la poésie exactement *mot pour mot*, Antoine Berman voyait là l'*utopie de la traduction*. Jointe à l'exigence, si souvent mise en avant par les pédagogues (surtout pour les langues anciennes!), de «suivre l'ordre des mots», tel est bien l'idéal sourcier de la traduction. Mais poussée à bout, cette logique conduit à des traductions-calques, dont j'ai indiqué plus haut quel pouvait être l'impensé théologique ; corollairement, j'avais esquissé une archéologie de ce qui en serait aussi la source historique qui remonte à ces *traductions* interlinéaires (du Texte sacré), qui n'en sont pas ! (des traductions), mais seulement des pseudo-traductions — disons : des espèces de dictionnaires bilingues, où l'ordre paradigmatique de l'abécédaire, soumis à la norme alphabétique universelle, est remplacé par l'ordre syntagmatique, contingent, du texte qu'on est en train de lire<sup>37</sup>. Il est bien clair que ce ne peut être, au mieux (ou au pire !), qu'une idée régulatrice — voire une exigence de pédagogue, maladroite, fixant un objectif hors d'atteinte, dans l'idée que l'élève (celui qu'on peut être à soi-même, par exemple) tendra à s'en rapprocher. Au reste, Alain lui-même nous confie aussi qu'il a «rarement poussé l'essai jusque-là». C'est tout dire ! et on le comprend !

L'idée est en somme de restreindre l'intervention<sup>38</sup> du traducteur à un *minimum* : comme si, donc, le texte-cible venait s'inscrire en filigrane du texte-source, de lui-même ! Au point qu'on puisse dire que «le traducteur brille par son absence», selon une formule heureuse d'André Chassigneux. Ainsi cette *utopie de la traduction* dont nous a parlé A. Berman est-elle une utopie *sourcière* de la traduction. En poursuivant dans le même sens, on peut dégager une double utopie. D'un côté : l'utopie cibliste, et même ultra-cibliste, de la traduction, c'est de *faire* comme si le texte était rédigé dans la langue-cible par son auteur-source, au risque des infidélités, des pertes et de toute l'entropie dont on fait souvent procès aux traductions (*traduttore traditore* !). De l'autre : l'utopie sourcière de la traduction, eh bien, ce serait finalement la répétition pure et simple du texte-source, dans la langue originale !<sup>39</sup> car alors l'intervention adventice et perturbatrice du traducteur est proprement minimale, c'est-à-dire : nulle.

En effet, quand on fait reproche au traducteur de n'avoir pas «respecté» les signifiants de la langue-source — c'est-à-dire : de ne pas les avoir calqués ! — c'est qu'on ne

veut pas voir, qu'on ignore (au sens de l'allemand *ignorieren*) l'idiosyncrasie différentiel des langues en présence, leur mode de fonctionnement proprement *idiomatique*. Ainsi, quand on veut qu'à toute force l'allemand *Angst* soit toujours traduit par *angoisse* en français-cible, comme si c'était là traduire *psychanalytiquement la psychanalyse*!<sup>40</sup> Ainsi, quand on veut traduire mot à mot l'anglais «A mad tea-party» par le français (?) «Une folle partie de thé»<sup>41</sup>. Ainsi, quand on voudrait que dans la traduction du vers de l'*Antigone* de Sophocle : Τί δ'έστι ; δηλοῖς γάρτι χαλχάινovo' ετιοζ il soit question de «teindre une rouge parole»<sup>42</sup> ?

Il y a dans tout cela quelque chose qui ressemble à la formation réactionnelle d'un refus hyper-volontariste scotomisant, ce que j'appellerai le *principe de réalité linguistique*. C'est oublier le pluralisme foncier des langues ! À quoi fait écho le mythe de Babel dont la malédiction séculaire est comme la trace cicatricielle d'un trauma primitif dans l'imaginaire collectif de notre culture, dirai-je pour en revenir encore à l'isotopie religieuse qui traverse ici mon discours, comme je prétends qu'elle nous traverse tous et toujours, malgré que nous puissions en avoir<sup>43</sup>. C'est oublier que le langage humain ne se donne que dans les langues naturelles (comme y insiste à juste titre Antoine Culioli). C'est oublier tout simplement que chaque langue est, à elle seule, tout un univers ou, comme dirait le philosophe Heidegger, un «être-au-monde». (C'est, au reste, ce dont la linguistique structurale nous avait déjà depuis quelque temps donné le soupçon...)

On peut même dire les choses très simplement : une langue n'est pas une autre langue ! et on peut même céder à la mode maintenant un peu *rétro* d'une *formalisation* linguistique, en écrivant la formule :  $L_x \neq L_y$ . Chaque langue a une identité propre ; et c'est dans cette idiosyncrasie des langues que réside d'abord ledit *principe de réalité linguistique*. C'est ce qui fait que les langues sont elles-mêmes — qu'elles sont, comme nous le suggérait déjà très justement (une fois n'est pas coutume !) l'étymologie : des *idiomes*. À le méconnaître, on n'est plus dans la théorie (traductologique), mais le plus souvent dans les brouillards de l'idéologie et parfois aussi, on doit le reconnaître, dans les illuminations de la poésie... Mais alors, si on ne s'arrange pas de cette réalité, pourquoi veut-on tant se préoccuper de traduction ? et en parler<sup>44</sup> ?

## X

C'est en somme, on l'a vu, à une présentation critique des présupposés théoriques et même métathéoriques du littéralisme sourcier qu'est allée la présente étude. Comme je l'ai indiqué d'entrée de jeu, cette dernière s'inscrit dans le cadre d'une réflexion d'ensemble sur la traduction. Ainsi m'a-t-il fallu commencer en reprenant l'opposition que j'avais établie auparavant entre sourciers et ciblistes ; et ce, d'autant plus qu'il y avait là un problème qui traverse toute l'histoire de la traduction (comme on a vu que le souligne d'emblée un Wolfram Wilss).

Mais il ne faudrait pas en conclure que je n'ai fait là que reprendre une problématique qui m'aurait été léguée (et un peu imposée) par la littérature théorique *sur* le sujet, même si je me suis trouvé devoir aborder quelque deux ou trois problèmes *métathéoriques*, allant de la philosophie du langage à une théologie et à une psychanalyse de la traduction. De fait, c'est d'abord en partant d'une *pratique* que, dans ma trajectoire intellectuelle personnelle, j'ai rencontré *les problèmes théoriques de la traduction* — ceux que Georges Mounin pose dans son livre, dont je paraphrase ici le titre, et plus encore, donc, ceux que m'a posés la réalité de ma pratique de traducteur.

Par analogie, en jouant sur l'opposition traditionnellement faite entre l'*ethnologue* et l'*ethnographe*, je dirai que c'est sur la base d'une pratique *traductographique* de tra-

ducteur *sur le terrain* que j'en suis venu à traiter ensuite des problèmes de la théorie *traductologique*, en tant que linguiste. Mais, comme je me suis attaché à le montrer, on ne saurait s'en tenir à une attitude positiviste, commettant la pratique traduisante au traitement de la pure et simple *technique* linguistique et éliminant la réflexion fondamentale, foncièrement philosophique<sup>45</sup>. Cela n'était, à vrai dire, ni pour surprendre ni pour déplaire à quelqu'un qui, comme moi, fait aussi profession d'enseigner la philosophie<sup>46</sup>. C'est ainsi que les quelques problèmes philosophiques sur lesquels débouchaient les analyses développées ici, et que je n'ai fait qu'aborder, se situent à l'articulation entre ma *traductologie* et ce que j'appelle (*cum grano salis*) ma *traductosophie*... Dans cet esprit, la traduction pourra être encore dite proligère au sens où elle préfigurerait les linéaments de nouvelles disciplines — mais surtout bien sûr, comme je me suis attaché à l'indiquer ici, dans la mesure où cette pratique de la profanation des textes revient effectivement à mettre en place un dispositif d'auto-analyse culturelle de ce qu'est en profondeur(s) notre rapport à l'écrit.

## NOTES

1. Comme on le voit, je prends ici le mot «culturel» en son sens traditionnel — et non pas au sens anthropologique (ou «franglais») qu'il peut prendre si, par exemple, on envisage la traduction comme un mode de communication interculturelle : pour une analyse de ce type, au niveau psycho-sociologique de la dynamique des groupes, cf. Jean-René LADMIRAL / Edmond Marc LIPIANSKY (1989) : *La Communication interculturelle*, Paris, A. Colin (*init.*).
2. *De optimo genere oratorum*, V. — Pour une critique *littéraliste* de ce point de vue, cf. Henri MESCHONNIC (1986) : «Alors la traduction chantera», *Revue d'Esthétique*, 12, p. 78 sq.
3. NIDA, Eugene A. (1964) : *Towards a Science of Translating with special reference to principles and procedures involved in Bible translating*, Leyde, Brill, p. 159 et *passim*.
4. MOUNIN, Georges (1955) : *Les Belles Infidèles*, Paris, Cahiers du Sud, p. 109 sqq.
5. LADMIRAL, Jean-René (1986) : «Sourciers et ciblistes», *Revue d'Esthétique*, 12, pp. 33-42. C'est l'ensemble de ce numéro spécial qui est consacré à la traduction (et, en fait, il est paru fin 1987-début 1988). D'une façon générale, on trouvera quelques auto-citations dans la présente étude, car elle s'inscrit dans la logique d'une réflexion d'ensemble sur la traduction que, bien sûr, il ne peut s'agir de retracer ici, même succinctement.
6. WILSS, Wolfram (1977) : *Übersetzungswissenschaft. Probleme und Methoden*, Stuttgart, Klett, p. 27 sqq.
7. LADMIRAL, Jean-René (1979) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, (Petite Bibliothèque Payot, 366), p. 85.
8. Auteur présumée ou soupçonnée... d'*Histoire d'O*, Dominique AURY est aussi la préfacière de Georges MOUNIN, *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963 (Bibliothèque de Idées), p. VII (Volume repris en «poche», avec la même pagination, dans la collection TEL, 5.)
9. La référence à *Hernani* — ce manifeste du romantisme au théâtre qu'a été la pièce de Victor HUGO — m'est une occasion de compléter la liste des couples de termes qui permettent de caractériser les deux attitudes traductologiques fondamentales dont j'ai thématiqué l'opposition précédemment : les *sourciers*, ce sont aussi des *romantiques*, par opposition aux *classiques* que sont les *ciblistes*. Voir là-dessus le beau discours latin du R. P. Suitbert H. SIELD et ma propre contribution (où je reprends l'essentiel des problèmes traités ici) dans les Actes du colloque international organisé par Salvatore NICOSIA à l'Université de Palerme sur *La Traduzione dei testi classici* (6-9 avril 1988).
10. MESCHONNIC, Henri (1973) : *Pour la poésie II : Poétique de la traduction*, Paris, Gallimard, (coll. Le Chemin), p. 308 sq. et *passim*.
11. C'est, par exemple, la position polémique qu'il professe dans le cadre de notre texte «à deux voix», opposées : Jean-René LADMIRAL / Henri MESCHONNIC, «Poétique de... / Théorème pour... la traduction», dans la revue *Langue française*, 51, septembre 1981, p. 8. (Là encore, c'est l'ensemble de ce numéro qui est consacré à la traduction.)
12. On en est maintenant, par exemple, aux sixièmes Assises de la Traduction littéraire «en Arles» (ATLAS) dont, chaque année, paraissent les Actes chez Hubert Nyssen : aux Éditions Actes Sud, à Arles.
13. Encore une fois, comme je l'ai indiqué d'entrée de jeu, ce dont je traite ici, ce n'est pas de l'affrontement plus ou moins épidermique entre théoriciens et praticiens, mais bien de la controverse intellectuelle (ou *scientifique*) qui oppose sourciers et ciblistes. C'est pourquoi je récusé l'objection que m'a faite Annie Brisset (lors de la discussion) de donner dans la démagogie opposant d'un côté nous, les praticiens qui

- savent, et de l'autre côté les autres (qui ne sont pas là), les théoriciens qui élucubrent. Si la dynamique propre à l'exposé oral de la présente communication a pu donner cette impression à la réception, lors du colloque de Montréal, il reste qu'à la réaudition de la bande enregistrée, il n'y a aucune ambiguïté. Il est bien clair que la polémique théorique entre sourciers et ciblistes ne concerne pas les praticiens de la traduction *technique*. Cela dit, entre ces deux oppositions, il y a quelques recouvrements partiels, comme je viens de l'indiquer. Surtout, le type d'argumentation théorique développée par les sourciers donne souvent l'impression qu'ils tournent le dos à la pratique. Mais ce qui est vrai pour certains ne l'est pas pour tous ; et il est en principe tout à fait possible d'être à la fois théoricien et praticien, comme c'est le cas de beaucoup d'entre nous et, notamment, d'un Antoine Berman.
14. GRANEL, Gérard (1989) : «Les craquelures du texte», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 94<sup>e</sup> année-1, janvier-mars, pp. 37-57. Il convient de citer aussi Giovanni GENTILE (1920) : «Il torto et il diritto delle traduzioni», *Frammenti di estetica e letteratura*. Traduction française et présentation Charles ALUNNI : «Du tort et du droit des traductions», *Le Cahier* du Collège International de la traduction, 6, pp. 13-20, ainsi que pp. 7-12.
  15. Là encore, je ne peux que renvoyer à l'argumentation développée dans mon étude sur «Sourciers et ciblistes», *loc. cit.* ; ainsi qu'à mon étude sur «La traduction, philosophique», Eugène FAUCHER / Frédéric HARTWEG / Jean JANITZA, *Sens et Etre*. Mélanges en l'honneur de Jean-Marie ZEMB, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1989, pp. 129-138. Aussi ma position va-t-elle à l'opposé de la remarque d'Annie BRISSET, qui m'objectait que la théorie «s'adapte à son objet, lequel change», et donc que «le penser de la traduction s'adapte au type de discours qu'on a à traduire». Je ne crois pas que la théorie ait à s'adapter à l'objet, au sens où on penserait de façon tout autre. La raison est une ; et si nous pensons la traduction, c'est la même pensée, la même raison, le même discours qui pense différents modes de traduction et les subsume sous la même construction théorique, sous le même schéma hypothético-déductif, qui doit être assez *puissant* pour rendre compte de la complexité du réel. Cela dit, il y a là une problématique métathéorique appelant toute une discussion épistémologique qui, à l'évidence, excède les bornes imparties à la présente étude.
  16. Sur la problématique d'une *typologie de la traduction*, cf. mes «Éléments de traduction philosophique», *Langue française*, 51, septembre 1981, pp. 19-34.
  17. Cf. notamment Jean-René LADMIRAL / Henri MESCHONNIC, «Poétique de ... / Théorèmes pour ... la traduction», *loc. cit.*
  18. Cf. MESCHONNIC, Henri (1985) : «Poétique d'un texte de philosophe et de ses traductions : Humboldt, 'Sur la tâche de l'écrivain de l'histoire'», *Les Tours de Babel*. Essais sur la traduction, Mauvezin, Éditions Trans-Europ-Repress, pp. 181-229.
  19. Martin Heidegger (1957), *Der Satz vom Grund*, Pfullingen, Neske. Traduction française d'André PRÉAU, avec une préface de Jean BEAUFRET (1962) : *Le principe de raison*, Paris Gallimard, (coll. TEL, 79).
  20. Cf. Jean-René LADMIRAL : *Traduire ...*, *op. cit.*, p. 182.
  21. Georges MOUNIN, *Les Belles Infidèles*, *op. cit.*, p. 142 sq.
  22. Pour tous ces termes, du grec-source, l'alternative d'une traduction cibliste est, bien sûr, toujours aussi possible. Pour ce qui est, en particulier, de la πόλις, voir les analyses que j'en propose, «Sourciers et ciblistes», *loc. cit.*, p. 35 sq.
  23. Cité par Walter BENJAMIN, «Die Aufgabe des Uebersetzers», *Gesammelte Schriften*, Francfort, Suhrkamp, 1972, t. IV.1, p. 20. Traduction française Maurice de Gandillac : «La tâche du traducteur», *Œuvres*, t. I : *Mythe et violence*, Paris, Denoël, 1971 (Dossiers des Lettres Nouvelles, collection dirigée par M. Nadeau), pp. 45-52.
  24. Cf. Jean-René LADMIRAL (1987) : «Viol et consentance», *La traductière*, 4-5, printemps-été, pp. 89-91. Pour l'essentiel, j'ai repris la substance de ce texte dans mon étude, déjà citée, sur «Sourciers et ciblistes», *loc. cit.*, p. 39 sq. — Dans la discussion, à Montréal, Barbara Folkart m'a répondu qu'effectivement, c'est en vertu d'une *auto-analyse fautive* qu'un sourcier comme Antoine Berman semble survaloriser la langue de départ, la langue-source : «ce qu'il prise dans la langue de départ, c'est précisément son *altérité* ; et il estime que le fait de faire accéder le lecteur à cette altérité constitue un enrichissement». J'admets en effet que l'attention portée à l'altérité de la langue-source soit un des éléments de ce qu'on attend d'un texte-source. Seulement, ça ne «passe» que si la langue est consentante, encore un «coup» (si je puis dire !), que si la langue-cible se laisse faire. Autrement dit : ce n'est jamais un élément de la langue-source qui advient en langue-cible ; c'est un effet propre à langue-cible qu'on y a fait émerger — et qui, éventuellement, nous a été «soufflé» par un élément de la langue-source. Mais ce dernier a totalement disparu comme tel du texte cible. De même, Annie BRISSET devait convenir que «la traduction est forcément cibliste», car tout cela n'est possible «que si la traduction fait sens».
  25. Voir, notamment, Henri MESCHONNIC, «Alors la traduction chantera», *loc. cit.*, p. 85 sqq.
  26. Encore qu'à vrai dire le latin ne soit qu'une langue politique pour la chrétienté, et non pas une langue sacrée ou *théologique* — en dépit des agitations qui, autour du rite de Saint Pie V, ont récemment défrayé la chronique ...

27. On évoquera le cas de telle traduction du *Petit Prince* d'Antoine De SAINT-EXUPÉRY ; mais d'abord, c'est une exception tout à fait atypique ; et puis, surtout, c'est une gageure d'école, une sorte de provocation ludique ...
28. Pour une critique de Benjamin lui-même et de ce *parisianisme* intellectuel sévissant en matière de traduction, cf. Jean-René LADMIRAL, «Entre les lignes, entre les langues», *Revue d'Esthétique* (nouvelle série), 1 (1981), p. 67 sqq. ; et «Les enjeux métaphysiques de la traduction — à propos d'une critique de Walter Benjamin», *Le Cahier* du Collège International de Philosophie, 6 (1988), p. 37 sqq. (N. B. : Ce dernier article est paru, là encore, dans le cadre d'un dossier sur la traduction.)
29. MOUNIN, Georges (1976) : *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart & Mardaga (coll. Psychologie et sciences humaines, 60), p. 73.
30. Sur le mode de l'écriture nihiliste qui est le sien, CIORAN note : «Lors même qu'il s'éloigne de la religion, l'homme y demeure assujéti ; s'épuisant à forger des simulacres de dieux, il les adopte ensuite fiévreusement : son besoin de fiction, de mythologie triomphe de l'évidence et du ridicule.» (dès le début du *Précis de décomposition*, Paris, Gallimard, 1949, p. 9).
31. LADMIRAL, Jean-René, «Les enjeux métaphysiques de la traduction ...», *loc. cit.*, p. 42.
32. LEGENDRE, Pierre (1982) : *Paroles poétiques échappées du texte. Leçons sur la communication industrielle*, Paris, Éditions du Seuil, p. 91.
33. *Ibid.*, p. 114.
34. On en trouvera les premiers linéaments dans mes deux études déjà citées (cf. *sup.* n. 28) : «Entre les lignes, entre les langues» (1981) et «Enjeux métaphysiques de la traduction ...» (1987). De fait, c'est à partir d'une critique de Walter Benjamin que j'ai été amené à ouvrir la perspective de cette réflexion *théologique* sur la traduction.
35. Saint Paul, *Seconde Épître aux Corinthiens*, III, 6. — C'est dans cette direction, celle d'une reprise de l'héritage intellectuel de la théologie par la rationalité d'une conceptualisation linguistique et traductologique, que je serai amené à répondre à une objection que m'a faite Barbara Folkart. Selon elle, et en dépit du malentendu induit par l'auteur lui-même, ce n'est pas tant le signifiant que privilégie A. Berman que «la corporéité du signifié et la corporéité du signifiant». Il y a là en effet toute une problématique sous-jacente dont il m'apparaît que les théologiens ont en leur temps fait plus que soupçonner l'essentiel ; mais c'est un travail de longue haleine, qu'il me faudra reprendre dans un autre contexte.
36. Le 21 janvier 1983 à la librairie «L'Age d'Homme», lors d'une conférence-débat avec Efim ETKIND et Inès OSEKI DEPRÉ, à l'occasion de la parution de la traduction «du brésilien» par cette dernière de Joan GUIMARAES ROSA, *Premières histoires*. Nouvelles, Paris, Ed. A. M. Métailié, 1982 ; cf. Antoine BERMAN, «La traduction et la lettre — ou, l'auberge du lointain», *Les Tours de Babel*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, p. 45. On retrouvera ce texte d'Alain dans le second volume des *Propos*, éd. S. de Sacy, Paris, Gallimard, 1970, (Bibliothèque de la Pléiade), p. 632.
37. Cf. les travaux de Haïm Vidal SEPPIHA sur ce qu'il appelle les *judéo-langues calques* et le paradigme éclairant pour la traduction que je me suis attaché à en dégager dans mon étude «Entre les lignes, entre les langues», *loc. cit.*, p. 73 sq.
38. *Ibid.*, p. 72.
39. Cf. «Les enjeux métaphysiques de la traduction ...», *loc. cit.*, p. 41.
40. Cette prédication tautologique, paradoxalement ambiguë, est d'Henri MESCHONNIC, dans le cadre de la polémique qui nous a opposés : cf. «Poétique de ... / Théorèmes pour ... la traduction», *loc. cit.*, p. 15, etc. Voir aussi, sur le même sujet et sur mes divergences d'avec Jean LAPLANCHE touchant ce point précis, ma contribution aux Actes du colloque sur «Traduction et Psychanalyse», que j'ai organisé avec Georges Kassaï (Paris, décembre 1984), parus dans la revue *Le Coq-Héron*, 105 (1988), p. 40 sqq. ; reprise dans *Bulletin de l'A.T.L.F.* (Association des Traducteurs littéraires de France), 50, octobre 1988, p. 2 sq. ; et *Journée Traduire Freud des Cinquièmes Assises de la Traduction littéraire* (Arles, 1984), dont les Actes viennent de paraître : Arles, Actes Sud, 1989, p. 69 sqq.
41. C'est, on l'aura reconnu, le titre du chapitre VII d'*Alice au pays des merveilles*. Pour une analyse détaillée de cet exemple, cf. «Sourciers et ciblistes», *loc. cit.*, p. 36 sqq.
42. C'est une option, sourcière à l'extrême, qu'Antoine BERMAN reprend de Friedrich HÖLDERLIN : cf., notamment, «L'essence platonicienne de la traduction», *Revue d'Esthétique*, 12, p. 68 (où Antoine BERMAN donne aussi les références de ses autres travaux traitant du même point). — De même, Danica SELESKOVITCH devait faire écho à mes analyses en indiquant que très souvent, quand les sourciers s'attachent aussi au mot de la langue-source, ils ne l'ont pas compris ... Ainsi a-t-elle pu lire «sous une plume plus connue» un exemple consistant à «traduire» (?) l'allemand *Schienenbein* par *l'os-rail* en français-cible ! Et je reprendrai à mon tour sa formulation : «je voudrais qu'on traduise en français ce que l'Allemand comprend en lisant l'allemand, et non pas l'origine, la motivation ou toute une série de choses que l'Allemand n'entend pas, ne perçoit pas et ne veut pas connaître dans sa langue.»

43. Pour une interprétation plus nuancée du *mythe* de Babel, et sur les leçons à en tirer en matière de traduction, cf. Marc B. de LAUNAY, «Babel», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 94<sup>e</sup> année/1, janvier-mars 1989, pp. 93-105.
44. Il y a là une sorte d'*idéologisation* des problèmes. Ainsi Jean-Claude GÉMAR a-t-il certainement raison de faire là référence au livre de Jean-François REVEL sur *La Connaissance inutile* et de rappeler qu'en ces matières, comme en tant d'autres, «l'Humanité a davantage besoin de foi que d'idées et que les gens préfèrent débattre en fonction de croyances et d'idéologies». Comme on l'a vu, la dimension très polémique et même conflictuelle d'une telle *dispute* renvoie à *ce besoin de croire qui a infesté l'esprit pour jamais* que dénonçait CIORAN et dont je me suis efforcé ici de diagnostiquer l'*étiologie* religieuse.
45. Au vrai, on conviendra que ce serait faire injure à la linguistique que de méconnaître que, chez les meilleurs du moins, cette réflexion ne fait pas toujours défaut. Les linguistes sont en effet en passe d'avoir surmonté le positivisme offensif qui était naguère prévalent dans la discipline et a justifié alors bien des terrorismes intellectuels, cf. notamment Jean-René LADMIRAL, «Linguistique et pédagogie des langues étrangères», *Langages*, 39, septembre 1975, p. 6 sq.
46. J'ai proposé une analyse de cet itinéraire de recherche dans mon étude : «Pour une philosophie de la traduction», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 94<sup>e</sup> année / 1, janvier-mars 1989, pp. 5-22. (Là encore, il s'agit d'un numéro spécial consacré à la traduction.)